N'Gaous (wilaya de Batna), antique *NICIVIBUS* (Numidie) : Histoire antique, médiévale et moderne

Jean-Pierre Laporte

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2736>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2736](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2736)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2012

Pagination : 5538-5549

ISBN : 978-90-429-2718-6

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

Jean-Pierre Laporte, « N'Gaous (wilaya de Batna), antique *NICIVIBUS* (Numidie) : Histoire antique, médiévale et moderne », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 34 | 2012, document N53, mis en ligne le 15 décembre 2020, consulté le 17 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2736> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2736>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2022.

© Tous droits réservés

N'Gaous (wilaya de Batna), antique *NICIVIBUS* (Numidie) : Histoire antique, médiévale et moderne

Jean-Pierre Laporte

- 1 La ville de N'gaous est construite à l'emplacement de l'antique *Nicivibus*, sans doute le chef-lieu (Gsell, *Atlas*, 27, n° 161) de la tribu libyque des *Nicives**, dont dérive son nom à l'ablatif, *Nicivibus*, que l'on pourrait rendre de manière approximative par « chez les *Nicives* ». Ce nom est en réalité toujours le même à travers les différentes prononciations et transcriptions : *Nikaous*, *Nacaous*, *Nigaous*, *Niqâwu's*, *N'gaous*, etc. P.-L. Cambuzat (1986, t. II, p. 178-181) rappelle d'ailleurs que la transcription réelle de la forme actuelle du toponyme serait *Nikaws*, bien plus proche de la forme latine du nom libyque que la forme N'gaous qui s'est imposée à l'époque moderne dans l'usage administratif et géographique français.
- 2 Les alentours étaient peuplés depuis longtemps, compte tenu du nombre élevé de *tumuli* et de tombeaux en pierre sèche aux alentours (Gsell, *Atlas*, f. 26, n° 158, 159, etc.). La plus ancienne mention des *Nicives* dans un document romain remonte aux alentours de notre ère : Pline (H.N., V, 30) les cite comme une « *natio* », un peuple, et non une « *civitas* », c'est-à-dire que son chef-lieu, peut-être un gros marché, n'avait pas le statut juridique d'une ville au sens romain. Ceci n'a rien d'étonnant dans la mesure où cette mention est bien antérieure à l'implantation romaine directe, qui ne devait venir que bien plus tard.
- 3 Le secteur présente deux caractéristiques essentielles :
 - La richesse agricole d'un territoire exigü mais bien irrigué, notamment aux alentours des sources et des oueds, avec une prédisposition à l'arboriculture, dominée anciennement par les noyers, et aujourd'hui par l'abricotier, qui fait la réputation de la ville, notamment sous la forme de jus de fruit. Les sources médiévales citent noix, amandes, raisin, coton et céréales.
 - Une localisation stratégique au milieu d'un passage aisé entre les hautes plaines de Sétif et de Constantine d'une part et la dépression du Hodna, le long de l'oued Barika. Cette

circonstance permettait en temps de paix une rentable activité commerciale, mais aussi le passage nettement moins paisible de tous les conquérants et tous les révoltés.

- 4 Le territoire des *Nicives* ne paraît pas avoir été très étendu. Le relief le limitait assez étroitement : au nord le djebel Tachrirt, au sud-est le djebel Cheffa et peut-être à l'ouest le djebel Djezzar. Dans la plaine, il était limité par les terres de *Lamasba* qui s'avançaient au début du troisième siècle à moins de 25 km au N.-E. (Gsell, *Atlas*, 26, 157). Toutefois, il pouvait aller à près de 30 km dans la même direction jusqu'à Aïn Guigba (*Atlas*, 26, 78 ; Leschi 1934, p. 236-245). Il s'étendait à moins de 7 km au S.-O. jusqu'aux possessions de *Thubunae* (Gsell, *Atlas*, 26, 179) et à moins de 15 km au S.-S.-O. par celles de Séfiane (n° 187) qui était peut-être au troisième siècle un centre autonome (car on connaît des bornes où la distance est comptée de ce lieu vers *Thubunae/Tobna**).
- 5 C'est peut-être l'exiguïté de leur territoire qui nécessita sous Vespasien (69-79) l'attribution (ou la confirmation d'un usage antérieur) pour les troupeaux des *Nicives* de territoires de pacage dans la région de Constantine (Lancel 1955), non loin de ceux d'une autre tribu située à une trentaine de kilomètres au nord de N'gaous, les *Suburbures**. Il devait s'agir de transhumance et non de nomadisme*, une partie de la population allant faire paître périodiquement les troupeaux dans des territoires au loin, et la majorité restant sur place pour les cultures.
- 6 Compte tenu de la situation de la ville près de l'extrémité occidentale de la Numidie*, l'occupation romaine fut sans doute tardive. À ce jour, les plus anciennes inscriptions datées sont des milliaires de Caracalla, qui ne comportent ni le nom romain de la ville, ni d'indication sur son statut. On peut voir dans *Nicivibus* un *castellum* pérégrin, dont on ne sait s'il obtint par la suite un statut romain officiel (municipe ou colonie). Ceci est toutefois probable compte tenu de l'érection dans la ville au début du IV^e siècle d'une dédicace monumentale pour le salut de Constance ou de Constantin (*CIL*, VIII, 4469).
- 7 L'épigraphie assez pauvre de N'gaous montre des noms essentiellement latins. Elle comporte notamment une liste de personnages portant les *tria nomina* caractéristiques des citoyens romains (Gsell 1902, p. 514, n° 23), dans lesquels il n'y a pas de raison particulière de voir des soldats.
- 8 La vocation d'étape routière de *Nicivibus* est bien marquée par de nombreux milliaires, dont la plupart jalonnaient deux routes, l'une vers *Lamasba* (Henchir Marouana, Gsell, *Atlas*, 27, n° 86), et l'autre vers *Thubunae* (Tobna). Cependant d'autres routes se dirigeaient sans doute vers la Maurétanie toute proche à l'ouest.
- 9 L'agglomération est célèbre en raison de la présence au lieu-dit Aïn ed-Dar, à 2,5 km du centre, de stèles à Saturne (cf. ci-dessous note complémentaire), caractérisées par la mention du *molchomor*, sacrifice d'un bélier, qui en plein troisième siècle après J.-C. conservait un nom punique, dans une région qui n'avait jamais été soumise à Carthage, tout en obéissant semble-t-il à une vieille tradition libyque.
- 10 Vers le milieu du III^e siècle, un important personnage, Aurelius Marcellinus possédait un domaine dans les alentours (Laporte 2006 et Buonopane 2006 = *A.E.*, 2006, 1803). Il portait un titre encore inexpliqué, *dux ducum*, qui a permis de l'identifier avec l'un des dédicants d'une porte de la ville italienne de Vérone en 260 (*CIL*, V, 3329 = *ILS*, 544).

Fig. 1 : ROUTES ET ÉGLISES AUX ENVIRONS DE NICIVIBUS.

LES RECTANGLES VERTICAUX REPRÉSENTENT UN OU PLUSIEURS MILLIAIRES, LES CROIX DES ÉDIFICES CHRÉTIENS. LES TRAITS NOIRS PLEINS SUGGÈRENT LES LIMITES DU TERRITOIRE DE LA CITÉ DE NICIVIBUS, TEL QUE PEUT LE LAISSER APPROCHER LA NUMÉROTATION DE MILLIAIRES À PARTIR DE LAMASBA ET DE THUBUNAE.

- 11 La ville était située dans la province romaine de Numidie, créée sous Septime Sévère (en gros aux alentours de 200 de notre ère – cf. *C.I.L.*, VIII, 4469 – jusqu'au début du quatrième siècle). Elle connaissait toujours une activité importante au Bas Empire, si l'on en juge par la découverte aux alentours de milliaires de Valentinien, Théodose et Arcadius, toujours sur les deux mêmes grandes routes reliant *Lamasba* et *Thubunae*.
- 12 Le christianisme, sans doute implanté dans la région dès la fin du II^e siècle, a laissé peu de traces dans la ville même, si ce n'est un linteau frappé d'un chrisme et d'une inscription commençant par *In Deo* (*CIL*, VIII, 4473). Les vestiges sont plus nombreux aux alentours, avec des églises rurales. Les chapiteaux de l'église d'Aïn Guigba (*Gsell, Atlas*, 26, 78) remontaient au début du V^e siècle. L'église d'Henrich Akhrib (*Atlas*, 26, 149) a dû avoir une longue histoire puisqu'on y a découvert les dédicaces de dépôts de reliques en 543 et 580 (Y. Duval 1982, p. 261 et 275, n° 126 et 132). Nous ne connaissons que quelques-uns des évêques de la ville, mais ils ont dû former une suite ininterrompue jusqu'à l'islamisation de la région. Au concile de Carthage en 411, la ville était représentée par l'évêque donatiste Iustus, *Nicibensis* (*PCBE, Iustus* 3). Nous ne savons pas de quelle ville Emilianus était évêque (Y. Duval, *ibid.*, n° 133, à Aïn Guigba).

Les Vandales

- 13 *Nicivibus* fut sans doute dévastée par le passage des Vandales en 429-430, puis comprise dans le royaume qu'ils se taillèrent en Numidie avec Hippone pour capitale. Peut-être rendue à l'Empire en 435, elle fit partie des territoires repris par Gélimer en 455, mais

semble avoir été confiée plus tard à des chefs maures. En effet, en 482-3, le roi vandale Hunéric exila dans la région 4.966 catholiques, en les confiant à la garde de rois berbères sans doute restés païens, dans les villes de *Thubunae*, *Macri* et *Nippis*. Compte tenu de l'ordre apparemment géographique de cette liste, cette dernière a toutes les chances d'être *Niavibus*/N'gaous (Victor de Vita, II, 26-37, ed. Lancel, p. 133). Les exilés firent sans doute avancer le message de l'Évangile dans la région. Un évêque catholique, *Paulus episcopus Ni[ci]bensis* (PCBE, Paulus 12) était mort peu avant le concile de Carthage de 484.

- 14 Le sort ultérieur de la ville reste incertain, devant l'avancée vers le nord des rois berbères comme *Ortaias** ou *Iaudas** aux dépens des Vandales puis des Byzantins.

Les Byzantins

- 15 La ville tomba entre les mains des Byzantins probablement après la seconde offensive de Solomon contre l'Aurès (539-540), et avant l'occupation byzantine de *Zabi** (Bechilga, près de M'sila), qui devint *Zabi Iustiniana* au plus tard en 544 (CIL, VIII, 8805 ; Laporte 2002, p. 154). Elle appartenait au « pays de Zab* », et dépendait alternativement de *Tubunae* et de *Zabi*, selon l'importance variable des deux villes suivant les périodes. Trois ans au plus après cette occupation, une déposition de reliques attestée par un reliquaire d'Henchir Akhrib (Gsell, *Atlas*, 26, 149) est bien datée du 11 septembre 543, dans la 17^e année du règne de Justinien (Y. Duval 1982, p. 275-277, n° 132).
- 16 La région était toujours aux mains des Byzantins en 580, comme le montre une inscription incisée sur une plaque recouvrant le *loculus* (cache à reliques) de l'autel d'Henchir Akhrib (14 km au NE de N'gaous, Gsell, *Atlas*, 26, 149), datée de la cinquième année du règne de Tibère à partir de son césarat (Y. Duval 1982, p. 259-264, n° 122).
- 17 Compte tenu de son importance stratégique et économique, la ville de *Nicivibus* fut sans doute fortifiée dès l'époque byzantine, bien que l'on ignore la date de son enceinte, qui n'est attestée que bien plus tard. Al-Ya'qûbî (IX^e siècle) n'en parle pas, mais précise que la cité était occupée par une garnison arabe, ce qui rend probable le fait que les premiers occupants musulmans aient trouvé là une ville fortifiée. Cette supposition est confortée par le témoignage d'Ibn Hawkal (éd. Kramers, p. 91/éd De Slane, p. 241) au milieu du X^e s. : « Nekaous était grande ville, entourée d'une muraille de pierre très ancienne ». Or les enceintes de pierre signalées dans les autres cités de Numidie sont toutes d'origine-byzantine. En revanche, les fortins « byzantins » signalés aux alentours (Gsell, *Atlas*, 26, n° 164, 165, 175 186) peuvent fort bien être des tours de défense privées sans rapport avec la défense de la ville elle-même.
- 18 Une bonne part de la population était chrétienne. Un évêque *Nicivensis*, *Rede[mtus]*, est attesté dans la ville à une date inconnue de l'époque byzantine (S. Gsell, *BCTH*, 1902, p. 513 (copie Jacquetton), dont le début a été corrigé par S. Gsell, *MEFR*, XXIII, 1903, p. 13, n° 3), tandis qu'un autre, *Columbus, episcopus ecclesiae Nicivensis*, est mentionné non loin de là (à Henchir Akhrib, *Atlas*, 26, 149) en 581 ou 582 de notre ère (Y. Duval 1982, p. 259-264, n° 126). Il pourrait s'agir de l'évêque de Numidie de ce nom, mentionné par Grégoire le Grand.
- 19 Nous ne savons pas quel fut le sort de la ville pendant le siècle suivant. En 683, comme ses voisines, *Nicivibus* ferma sans doute ses portes à Okba* qui gagnait la dépression du Hodna, sans pouvoir prendre d'assaut les villes fortifiées.

N'gaous musulmane

- 20 N'gaous passa sans doute sous domination musulmane au plus tard au début du VIII^e siècle, et conserva une importance certaine au début du Moyen Age, même pendant le « siècle des *wulat* », alors que le Zab était une sorte de marche militaire, dont la conquête avait été plus tardive et plus dure que celle de la région de Kairouan.
- 21 Les *djunds* frondeurs occupant les villes de la région furent sans doute réduits à la fin du IX^e siècle par les derniers souverains aghlabides. Mais N'gaous, indispensable pour surveiller le tronçon de la grand'route médiane de Kairouan au Zab, ne dut guère en souffrir.
- 22 Dès la fin du IX^e siècle, géographes et voyageurs donnent de N'gaous une vue remarquablement constante, en insistant sur la richesse agricole de la ville et de ses alentours. Vers la fin du IX^e siècle, Al-Ya'qûbî (édit. de Goeje, p. 82) la qualifiait de ville remarquable par l'étendue des terres cultivées et par les vergers qui l'entourent. Pour Ibn Hawkal (éd. Kramers, p. 91/éd. De Slane, p. 241) au milieu du X^e s., Nekaous était une « grande ville, avec un territoire bien arrosé et de nombreux vergers ». Il signale également l'abondance des noyers et la culture du coton. Au X^e siècle également, Muqaddasî cite lui-aussi l'abondance de noyers, et, un siècle plus tard, El Bekri (trad. De Slane, p. 124) le coton.
- 23 En s'intéressant d'abord aux changements politiques et militaires, les historiens donnent évidemment une toute autre vision, qui n'est toutefois pas exclusive d'une poursuite de l'activité agricole, et sans doute du commerce lié à la position géographique de la ville.
- 24 Bien protégée et au centre d'une région prospère, elle ne cessa de progresser dès le début du X^e siècle à la faveur de l'expansion des Kotama*, au service des Fatimides*, et la fondation d'Achir* par Ziri* en 935-6. Sorte de sous-préfecture, elle dépendit successivement (en fonction des équilibres régionaux des différentes périodes) de Tobna (VIII^e-IX^e siècles), Msila (X^e s.), et de la Kalaa des Beni Hammad* (XI^e s.)
- 25 N'gaous souffrit certainement pendant la révolte d'Abou Yazid* (942-947). Le départ du calife fatimide Al-Mu'izz pour l'Égypte en 972/341H laissa la place aux Zirides*. Bologuine, fils de Ziri, quitta Achir pour s'installer à Kairouan, mais conserva des liens étroits avec Achir dont sa famille garda le contrôle. N'gaous était une étape sur la route qui les reliait.
- 26 La situation allait se compliquer avec l'extension des territoires de tribus zenètes* (Banou Ifren, Ouled Soltane, Ouled Soufiane, Awraba), qui, parcourant librement la dépression du Hodna depuis le milieu du X^e siècle, avaient occupé même quelques parties du piémont. La ville changea probablement de mains à plusieurs reprises. À la fin du X^e siècle, elle se trouvait du côté zénète, à la limite entre les Zénètes et les Sanhadja (voir la carte donnée par Golvin, *Zirides*, p. 89 fig. 6).
- 27 L'accentuation de la pression zénète amena à la fondation de la Kalaa des Beni Hammad en 398H/1007-1008, sur les derniers contreforts du djebel Maadid, dont le versant sud domine la plaine du Hodna. Ce repli à l'intérieur du massif correspondit à un abandon partiel des frontières traditionnelles, dont les villes situées sur le pourtour du chott El-Hodna, M'sila, Makkara (antique *Macri*), Tobna, et N'gaous, eurent à pâtir. Certes les Hammadides trouvaient avantage, dans cette position élevée, à préserver des voies de

communication plus aisées avec le nord et le nord-ouest jusque dans le Titteri, mais de leur jeune capitale ils ne parvinrent plus à repousser les invasions des Zanâta.

- 28 En 1017, N'gaous fit partie avec Tobna et Belezma du territoire laissé en apanage par le souverain ziride Al-Mu'izz à Al-Qaïd (fils de Hammad) après avoir vaincu son père ; elle appartint dès lors au royaume hammadide. Ce fut probablement lors de sa campagne de 1040-1041 qu'Al-Mu'izz, en allant assiéger la Kalaa, fut amené à investir N'gaous et à en raser les remparts (Ibn Khaldoun, *Berbères*, t. II, p. 47), sans doute encore alors dans leur état byzantin.
- 29 Peu après son avènement en 1062/454H, le hammadide An-Nâsir reprit N'gaous et en confia le gouvernement à son frère Khazar. Ce dernier releva les murailles de la ville rasées une vingtaine d'années plus tôt (Ibn Khaldoun, *ibid.*, p. 47). La ville continua à dépendre de la Kalaa, puis de Bejaia/Bougie.
- 30 Cependant, la fragilité du pouvoir hammâdide dans le Zab méridional apparut vite. Lorsque les Banû Hilal vinrent en 1065 ravager les cités du Hodna jusqu'à la Kalaa, ils ne firent que précipiter la décadence de centres urbains déjà vulnérables. Le retrait hammadide vers Bougie/Bejaia vers 1067/460H sonna à terme le glas de la prospérité. N'gaous fut préservée jusqu'à la fin du XI^e siècle, mais l'éloignement du pouvoir hammadide et le rétrécissement du royaume vers le nord du Tell devait la laisser isolée et nuire à sa prospérité. La Kalaa resta certes la capitale hammadide jusqu'à la mort d'An-Nâsir en 1088/481 H, mais celle-ci préluda à un premier exode vers la cote kabyle et une décadence de la Kalaa qui allait se poursuivre jusqu'en 1163/558H. Les villes de la région déclinèrent rapidement lorsque les relations qu'elles contrôlaient jusque-là furent interrompues par l'occupation des nomades. Elles semblent même avoir été plus ou moins abandonnées politiquement et militairement, même si l'essentiel de leur population restait sans doute sur place.
- 31 Au XI^e siècle, El-Bekri (édit. De Slane, p. 123) cite à peine N'gaous comme une étape, pour lui sans importance, entre Belezma et Tobna. Au début du XII^e siècle, pour Idrîsî (ed. Dozy et De Goeje, p. 109-110), Nigâous, n'était plus qu'une « petite » ville, entourée d'arbres fruitiers, de beaux vergers où l'on comptait de nombreux noyers dont les fruits étaient exportés.
- 32 Vers le même temps, selon l'*Istîḥṣār* (trad. Fagnan, p. 108) :

« Negaous est une ville bien fournie en ruisseaux, en fruits et en céréales. Il s'y trouve beaucoup de noyers, dont les fruits s'exportent à la Kalaa des Beni Hammad, à Bougie et dans la plus grande partie de cette région ».
- 33 Les péripéties politico-militaires précédentes n'avaient donc eu qu'un impact limité sur la vie locale.
- 34 La prospérité relative fut à nouveau troublée vers 1185 lors de l'aventure des Banou Ghania. L'almoravide Ali ibn Ishāq ibn Ghania se réfugia à N'Gaous puis se replia vers le Zab à l'approche des souverains almohades.
- 35 La situation de N'gaous changea à nouveau en 1228 lorsqu'Abou Zakariya Yahya, fils de Abû Muḥammad 'Abd al-Wâhid ben Abî Ḥafṣ, se déclara indépendant en 1228. Désormais, la ville fut le théâtre d'affrontements entre les deux pouvoirs hafside et zianide.
- 36 En 1284-5/683H, les Romman s'emparèrent en théorie de la région, dont les véritables maîtres étaient en réalité les Douaouida. Elle repassa sous l'autorité d'Abou Zakariya, sultan hafside de Bougie, en 1293-4/693H (Ibn Khaldoun, *Berbères*, I, p. 129-130).

- 37 La situation se stabilisa par la suite, ou plus exactement les témoignages des historiens sont moins nombreux, et donc les péripéties historiques moins connues. Selon un très court témoignage d'Ibn Watwat (Ibn Khaldoun, *Berbères*, I, p. 129), mort en 718 (5 mars 1318), N'gaous se composait au début du XIV^e siècle de deux « châteaux-forts » imprenables avec une mosquée principale. Si l'on peut penser que l'un des deux « châteaux-forts » était par l'ancienne forteresse byzantine détruite en 1040-1041 et restaurée en 1062/454H, on ne voit pas ce que pouvait être le second.
- 38 Peu avant 1388, l'émir Abou Yacoub ibn Ali, révolté contre Abu Ishāq Ibrahim, seigneur de Constantine, rassembla des Arabes aux alentours de N'gaous pour piller les plateaux de la province de Constantine (Ibn Khaldoun, *Berbères*, III, p. 115).
- 39 Ahmed ibn Abderrahman al-Negawsî al-Bajâwî, un écrivain célèbre, originaire de N'gaous comme son surnom l'indique, est signalé vers la fin du XIV^e siècle et le début du XV^e ; il mourut en 1407. Son œuvre (*al-anwâr al-munbâlidja min asrâr al-munfâridja*) est conservée, dit-on, dans la bibliothèque de la mosquée Zîtoûna à Tunis.
- 40 La ville tomba aux pouvoirs des Ottomans vers le milieu du XVI^e siècle. Marmol leur attribue la décadence de la ville. Malgré tout, un siècle plus tard, Léon l'Africain parlait de la fertilité de ses terres : leurs fruits étaient les meilleurs du Royaume de Tunis.
- 41 Ses ruines étaient encore bien visibles au XVIII^e siècle : le docteur Shaw (1980, p. 389-390) la décrit ainsi :
- « La petite ville de Nic-Kôse ou Ben-Kôse, comme l'appellent les Turcs, qui y ont une garnison d'une compagnie d'infanterie et quelques pièces de canon ; elle est environnée d'un rempart en terre. Les habitants sont presque tous des Zou-ouiah, et sont spécialement sous la protection de Sidy-Lassan, leur saint tutélaire. Avec le revenu de son sanctuaire ils entretiennent deux cents thalebs. »
- 42 Peu avant 1860, Féraud (1860, p. 190-197) visita N'gaous en remarquant ses grands arbres et ses belles fontaines (cent-une selon la tradition). Il la décrit comme une ville d'un millier d'habitants, construite pour l'essentiel en toub, un peu comme une oasis saharienne (les palmiers en moins). Il parle d'un certain nombre d'amas de terre représentant d'anciennes maisons effondrées, mais aussi de diverses constructions comportant nombre de remplois antiques, ainsi les deux mosquées, construites par Sidi Kacem, pieux personnage venu du Hodna et mort en novembre 1623/1033H. La mosquée Sidi Kacem ben Djennan, située au centre de la bourgade, construite avec de nombreux remplois antiques, montrait une toiture en terrasse scandée de deux coupes, dont la plus élevée culminait à moins de sept mètres. La seconde mosquée comportait également nombre de remplois, dont deux milliaires, dans ses trois files de cinq colonnes. Elle est mieux connue sous le nom de *Djama' Seb'a r-Regud*, mosquée des Sept Dormants, dont on montrait peu avant 1860 les sept cercueils de bois posés sur le sol. On reconnaît les Sept Dormants, martyrs chrétiens d'Ephèse, victimes de la persécution de Trajan Dèce (*Daqiyus*) vénérés en terre d'Islam en raison de leur mention dans la Sourate XVIII, dite « de la Caverne », localisés (et enterrés !) par la tradition un peu partout en Afrique du Nord. La mosquée abritait également la tombe de El-hadja Rekia, mère d'Ahmed Bey, décédée à N'gaous où elle était arrivée après que son fils ait été chassé de Constantine.
- 43 N'gaous est aujourd'hui une agglomération importante, puisque la commune comporte plus de 29.000 habitants, dont l'histoire récente reste à écrire.

Note complémentaire : LES STÈLES AU *MOLCHOMOR* DE N'GAOUS

- 44 Six stèles découvertes à Aïn ed-Dar, à 2,5 km au N.-O. de N'gaous (*CIL*, VIII, 4468 ; J. et P. Alquier 1931-2 ; Carcopino 1932 et 1933 ; Laporte 2006), apportent une lumière intéressante sur une facette particulière du culte à Saturne particulièrement en faveur chez les anciens Africains.
- 45 Elles proviennent probablement d'un sanctuaire dont on ne sait pas s'il s'agissait d'un temple construit ou d'une aire sacrée. Sous une apparence romano-punique, elles montrent en fait une vieille tradition libyque.
- 46 La partie supérieure représente un buste de Saturne, dans son iconographie romaine, la tête recouverte d'un voile, au-dessus d'un bélier et d'une inscription. Elles ont été érigées dans le cadre de l'exécution d'un vœu, fait dans deux cas au moins après la vision (*ex viso*), certainement en rêve, et plus particulièrement celle de la tête du dieu. Le vœu initial semble avoir visé à obtenir de la divinité un enfant pour une femme stérile ou à obtenir le rétablissement d'un enfant malade.
- 47 Les dédicants remerciaient Saturne pour la vie de ces enfants, venus au monde ou rétablis, que l'on considérait qu'il avait « donnés », ou donnerait, dans le cadre d'un « échange ». L'enfant était racheté à la divinité au moyen d'un sacrifice de substitution (*votopro voto*) 'chose vouée pour chose vouée', lors d'une cérémonie nocturne, « *magnum nocturnum molchomor* ».

Fig. 2. UNE STÈLE AU *MOLCHOMOR* (STÈLE N° 6).

Cliché D.R.

- 48 Le point culminant de la cérémonie était le sacrifice d'un ovin (le mot *agnum* ne doit pas tromper : le relief montre qu'il s'agissait d'un bélier). La victime était le « vicaire »,

c'est-à-dire était substitué, *anima pro anima, vita pro vita, sanguine pro sanguine*, l'enfant donné (ou sauvé) par l'intervention de Saturne. Saturne apparaît donc à N'gaous soit comme le maître de la fécondité, soit comme le protecteur de certains enfants (sans que l'on puisse vraiment trancher l'alternative).

- 49 Les formules employées, avec peu de variantes, sont instructives. La formule initiale *quod bonum et faustum* paraît bien latine ; c'est d'ailleurs une invocation obligatoire de toute initiation romaine. Or, comme l'a montré M. Fantar (2000, p. 77), elle avait en fait été adoptée par les Africains latinisés pour « traduire » la formule punique *bym n'm w brk* indiquée sur des stèles de Cirta, Dougga, Teboursouk, La Kesra, donc en pleine région numide, et ce dès avant la conquête romaine.
- 50 La particularité de N'gaous est donc, non pas le sacrifice lui-même, mais le fait de le désigner clairement et explicitement par le nom sémitique *molchomor*, ou *morchomor*, transcription directe (non traduite) d'un mot punique, ceci en pleine période romaine, alors que la région n'avait jamais été soumise à Carthage et se trouvait même à l'écart des villes puniciées à l'époque de Massinissa et de ses successeurs (comme *Cirta*), et des régions où des punicophones subsistaient encore à l'époque de saint Augustin (comme les alentours d'Hippone).
- 51 Le fait que l'on ait employé un mot punique montre que ce genre de sacrifice n'avait pas d'équivalent dans le monde romain. Il ne s'agissait pas d'un culte importé, mais bien d'un culte autochtone. Jusqu'à ce que S. Lancel en signale des vestiges à Tipasa¹, le sacrifice était connu essentiellement par des stèles, le plus souvent anépigraphes, pratiquement dans toute l'Afrique du Nord antique.

Abréviations

- 52 A.E. : *Année épigraphique*
- 53 CIL : *Corpus des Inscriptions Latines*
- 54 DACL : *Dictionnaire d'archéologie chrétienne et de liturgie*
- 55 DHGE : *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*
- 56 PCBE : *Prosopographie chrétienne du Bas-Empire*.

BIBLIOGRAPHIE

Auteurs anciens

EL BEKRI, *Description de l'Afrique septentrionale*, (éd. et trad. De Slane), 1913, p. 50 ; trad., p. 108.

IBN HAWQAL, *La configuration de la Terre (Kitâb sûrat al-'arḍ)*, (ed. et trad. Kraus et Wiet), 1965, trad. p. 91. (Ed. De Slane, t. I, p. 93/trad. p. 241).

(Al-) IDRÎSÎ, *Histoire de l'Afrique et de l'Espagne*, (éd. et trad. Dozy et De Goeje), 1866, p. 94 et trad. p. 110.

Istibsar, *L'Afrique septentrionale au XII^e siècle de notre ère, Description extraites du Kitâb el Istibâr*, traduction E. Fagnan, RSAC, 1899.

(Al-) MUQADDASÎ, *Description de l'Occident musulman au IV^e-X^e siècle*, (trad. C. Pellet), Alger, 1950, p. 26-27 ;

IBN WATWAT, *Manâhidj al-Fikr*, in Fagnan E., *Extraits inédites relatifs au Maghreb* 1924, p. 51.

(Al-) YA'QÛBÎ, *Le livre des Pays*, éd. et trad. G. Wiet, Le Caire, 1937, p. 35 et trad. p. 214.

Auteurs modernes

BERTHIER A., 1968 – « Nicives et Suburbures, nomades ou sédentaires ? », *BAA* III p. 293-300.

BUONOPANE A., 2006 – « Un dux ducum et un vir egregius nell'iscrizione di Porta Borsari a Verona (CIL, V, 3329) », *Est enim flos Italiae*, 2008, p. 125-136, cf. *A.E.* 2006, 1803.

BRUNSCHVIG R., 1940 – *La Berbérie orientale sous les Hafsides, des origines à la fin du XV^e siècle*, 1940.

CAMBUZAT P.-L., [1971] – *L'évolution des cités du Tell en Ifrîkya du VII^e au XI^e siècle*, Alger, OPU, 2 vol., passim, notamment t. II, p. 178-181.

DUVAL Y., 1982 – *Loca sanctorum*, t. I, p. 259-280, n° 126-133.

FERAUD L., 1859-1860 – « Entre Sétif et Biskra », *Revue Africaine*, 4, p. 190-197.

GOLVIN L., 1957 – *Le Maghreb central à l'époque des Zirides. Recherches d'archéologie et d'Histoire*, Paris.

GSELL S. :

1902 – « Inscriptions de la région de N'gaous », *BCTH*, 1902, p. CXL-CXLIV

1905 et 1911 – *Atlas archéologique de l'Algérie*, f. 26, n° 161 et alentours.

IDRIS H. R., 1962 – *La Berbérie orientale sous les Zirides*, Paris, 2 t.

LANCEL S., 1955 – « Une inscription de Tigisis », *Libyca*, III, p. 289-298 = *A.E.*, 1957, 175.

LAPORTE J.-P. :

2003 – « Zabi, Friki : notes sur la Maurétanie et la Numidie de Justinien », (*Colloque L'Afrique vandale et Byzantine*, Tunis, octobre 2000) = *Antiquité Tardive*, t. 11, p. 151-167.

2006 – « N'gaous (Numidie) : deux inscriptions nouvelles », *Mélanges à la mémoire d'Hans Georg Pflaum : H.-G. Pflaum, Un historien du XX^e siècle*, EPHE, Droz, p. 89-109 (p. 106-107) = *A.E.*, 2006, 1803.

LECLERCQ Dom H., 1936 – « Ngaous », *DACL*, XII, col. 1167-1168.

LESCHI L., 1934 – « Reliquaires chrétiens du VI^e siècle en Numidie », *CRAI*, p. 236-245.

MARÇAIS G., 1941 – *La Berbérie au IX^e siècle d'après El-Ya'qûbî*, *Revue africaine*, p. 40-61 (p. 43).

MORIZOT P., 2003 – « A propos d'un milliaire de N'gaous (Numidie) », *CRAI*, p. 105-113 = *A.E.*, 2007, 1748.

Bibliographie sommaire des stèles au *molchomor*

ALQUIER J. et P., 1931 – « Stèles votives à Saturne découvertes près de N'gaous (Algérie) », *CRAI*, 1931, p. 21-27, fig. = *A.E.*, 1931, 58.

CARCOPINO J., 1932 – « Survivances par substitution des sacrifices d'enfants dans l'Afrique romaine », *Revue d'Histoire des Religions*, 106, 1932, p. 592-sq.

CARCOPINO J., 1933 – « Survivances par substitution des sacrifices d'enfants dans l'Afrique romaine », *BSNAF*, 1933, p. 88-89.

FANTAR M., 2000 – « Matériaux phénico-puniques dans la version grecque du Périple d'Hannon », *Africa romana*, XIV (2002), p. 75-82.

LAPORTE J.-P., 2006 – « N'gaous (Numidie) : deux inscriptions nouvelles », *Mélanges à la mémoire d'Hans Georg Pflaum : H.-G. Pflaum, Un historien du XX^e siècle*, Paris/Genève, EPHE/Droz, p. 89-109 (p. 106-107) = *A.E.*, 2006, 1803. Avec la bibliographie antérieure.

LEGLAY M. :

1955 – « Nouvelles inscriptions d'Algérie (1954) », *BCTH*, 1955-6, p. 47-53.

1966 – *Saturne africain*, *Monuments*, t. II, p. 68-75 (5 stèles).

NOTES

1. S. Lancel, « Tipasa de Mautétanie », *ANRW*, II, 102, Berlin, N.-Y., 1982 p. 739-786 (p. 753-754).

INDEX

Mots-clés : Algérie, Antiquité, Religion, Croyances, Géographie, Moyen Âge, Préhistoire, Punique